This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

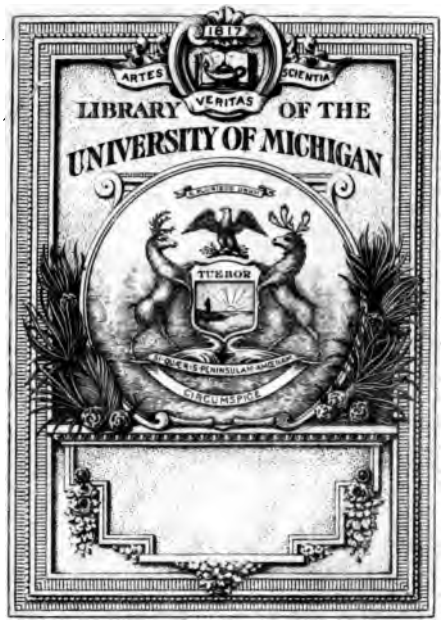
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

LES
DRAGONS
EN
CANTONNENENT,
OU
LA SUITE DES BÉNÉDICTINES.

LES
DRAGONS
EN
CANTONNENENT,
OU
LA SUITE DES BÉNÉDICTINES.

LES DRAGONS EN CANTONNEMENT,

OU

LA SUITE DES BÉNÉDICTINES,

COMÉDIE EN UN ACTE

ET EN PROSE;

PAR LE CITOYEN PIGAULT-LEBRUN.

Représentée pour la première fois sur le Théâtre de la Cité, le 25 pluviose, l'an second de la République.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, au magasin des pièces de théâtre, rue André-des-Arcs, nº. 27.

L'AN QUATRIÈME DE LA RÉPUBLIQUE.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
	Les Citoyens.
LE GÉNÉRAL.....	*Duval*, raisonneur.
LE COLONEL.....	*Saint-Clair*, jeune amoureux.
LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.....	*Frogères*, comique.
PREMIER DRAGON.....	*Tiercelin*, } rôles de convenance.
SECOND DRAGON.....	*Bruneseau*, } rôles de convenance.
UN LIEUTENANT-COLONEL.	Personnages muets.
UN CAPITAINE.....	
UN LIEUTENANT.....	
UN SOUS-LIEUTENANT.....	
UN AIDE-DE-CAMP.....	
HUIT OU DIX DRAGONS.....	
	Les Citoyennes.
LA VEUVE.....	*Germain*, premier rôle.
SAINTE-CLAIRE.....	*Saint-Claire*, jeune amoureuse.
GERTRUDE.....	*Pelissier*, soubrette marquée.
UNE PETITE FILLE.....	*Frogères*, rôle d'enfant.

La scène est dans un village, sur les derrières de l'armée du Nord.

Les positions des acteurs sont indiquées en tête de chaque scène, en commençant par la gauche du spectateur.

D'après le traité fait entre nous PIGAULT-LEBRUN et BARBA, par lequel moi BARBA suis devenu seul et unique propriétaire de la Comédie intitulée *les Dragons en cantonnement* ou *la suite des Bénédictines*, je déclare que je place cet ouvrage sous la sauve-garde des loix et de la probité des citoyens, et que je poursuivrai devant les tribunaux tous contrefacteurs et entrepreneurs de spectacles qui imprimeroient ou joueroient ladite Pièce sans mon consentement formel et par écrit.

A Paris, le 9 Ventôse, l'an second de la République.

BARBA.

PQ
2382
.P2
D74

LES DRAGONS

EN CANTONNEMENT,

Dauthon
3-22-32

COMÉDIE.

Le théâtre représente un village ; le fond est garni de fourgons, chargés des équipages du régiment. Quelques caisses sont déjà déchargées et laissent voir des sabres, pistolets, selles, casques, porte-manteaux, etc. un dragon est en faction aux équipages.

A la gauche du spectateur, au premier plan près l'avant-scène, est une maison apparente, demeure de la veuve ; près la porte est un banc de pierre ou de gazon ; à la droite, aussi au premier ou second plan, est une chaumière, logement de la vivandière, et plus bas un hangar qui lui sert de boutique ; vis-à-vis l'hangar sont des tables grossières, et des escabelles de bois.

Le théâtre est garni de dragons grouppés de différentes manières, dont les uns jouent, et les autres boivent.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS, *assis sur une escabelle, à la gauche, au bord de l'avant-scène ;* PREMIER DRAGON, *assis à une table du même côté du Maréchal-des-Logis ;* SECOND DRAGON, *de même à table, en face du premier : ils boivent une bouteille en attendant le déjeûner.*

PREMIER DRAGON. On nous a cantonnés dans un village charmant : nous sommes ici à merveille !

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS. Un peu loin de l'armée cependant.

SECOND DRAGON. L'ennemi nous a vus d'assez près.

PREM. DRAG. La providence boira ton vin, n'est-ce pas?

GERTR. On a vu des choses bien plus miraculeuses, mais vous ne croyez rien, vous autres.

PREM. DRAG. Moi, je ne crois qu'à la République.

SCÈNE IV.

Les précédens, LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS, *apportant une bouteille de vin et la mettant sur la table.*

VOILA du vin; et toi, prends garde à ta pièce.

GERTRUDE, *sortant avec précipitation.* Ah! le malheureux a tout lâché.

SCÈNE V.

Les précédens, excepté GERTRUDE.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS. VOILA comment je mets ma femme à la raison.

PREMIER DRAGON. L'expédient est nouveau.

SEC. DRAG. Et sûr.

PREM. DRAG. Mais un peu cher.

LE MARECH. La paix du ménage est une si belle chose qu'on ne peut trop la payer. Buvons.

PEM. DRAG. Au succès de nos armes!

TOUS ENSEMBLE, *buvant.* Au succès de nos armes!

LE MARECH. A notre général! à notre colonel!

PREM. DRAG. Ils sont braves.

SEC. DRAG. Habiles.

LE MARECH. Et incorruptibles, ce qui est rare. A notre général, et à notre colonel!

TOUS ENSEMBLE, *buvant.* A notre général et à notre colonel!

SCÈNE VI.

Les précédens, GERTRUDE.

GERTRUDE, *passant au milieu du théâtre.*

VOUS êtes un homme charmant, mon mari.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS. Je le sais bien, ma femme: du vin. (*Il lui présente une bouteille vuide.*)

GERT. Comment, du vin ! et la moitié de la pièce est perdue !

LE MARÉCH. Il faut boire le reste, de crainte d'un nouvel accident. (*Un temps.*) Et bien ! faut-il que je retourne à la cave.

GERTRUDE, *prenant la bouteille.* Restez, mon mari.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS, *l'arrêtant.* Non, Gertrude, vous vous comportez en femme soumise, je me montrerai mari complaisant. Je t'aime, mon enfant, je t'aime de tout mon cœur ; mais, palsembleu ! je n'entends que tu me mène. Viens m'embrasser.

GERTR., *l'embrassant.* Tiens, es-tu content ?

LE MARÉCH. Enchanté.

PREMIER DRAGON, *se levant et passant à la droite de Gertrude.* Nous sommes un peu cause de tout ce grabuge ; permets, camarade, que nous donnions aussi le baiser de paix.

SECOND DRAGON., *se levant et allant à la gauche de Gertrude.* Oui, le baiser de paix, citoyenne Gertrude.

(*Ils vont pour l'embrasser, et Gertrude leur donne à chacun un soufflet.*)

PREM. DRAG. Ta femme distribue des soufflets aussi lestement.....

SEC. DRAG. Que nous des coups de sabre.

LE MARÉCH. Ma femme, vous avez manqué à ces braves gens, et je ne souffre pas qu'on manque à mes camarades.

GERTR. Ce sont eux qui m'ont manqué. Mais vous ne sentez rien. Des dragons qui veulent m'enbrasser !

LE MARECH. Eh ! qui embrasseras-tu donc, des capucins ? Je ne crois pas aux vertus qui égratignent, moi ; je t'en avertis ; ils t'on demandé un baiser, et tu le leur donneras.

GERTR. Grand Saint-Benoit ! me voilà précisément dans le cas de la chaste Suzanne !

LE MARÉCH. Ta Suzanne étoit entre deux vieillards ; et tu ne sais pas ce qu'elle eût fait entre deux jeunes gens. Embrasse.

GERTR. Non, non, non. C'est abuser de ma patience et de ma bonté.

LE MARÉCH., *après un signe d'intelligence aux Dragons.* En ce cas, donne-moi mon sabre.

GERTR. *effrayée.* Pourquoi faire ?

LE MARÉCH. Il faut que toi ou moi, leur fassions raison des soufflets.

GERTR. J'embrasse. (*Les Dragons l'embrassent. Elle s'essuie et fait la grimasse.*)

LE MARÉCH. Allons, enfans ; il nous reste un verre de

vin, remettons-nous. Gertrude, place-toi entre ces deux lurons.

GERTR. Je n'ai pas soif.

LE MARÉCH. Nous avons encore la grande santé à porter.

GERTR. Je n'en porterai ni grande, ni petite; je ne veux pas boire.

LE MARÉCH. Comment, morbleu! tu ne boiras pas à la République, à qui tu dois la clef des champs; et ton mari?

GERTR. Oh! de bon cœur, mon petit homme, et je verserai (*elle verse.*) à la République.

PREM. DRAG. C'est la bonne sainte, celle-ci.

LE MARÉCH. C'est la grande faiseuse de miracles.

TOUS, *buvant.* A la République.

LE MARÉCH. Eh bien, voilà une bonne femme, une femme qui verse à boire, qui boit avec nous, et qui embrasse mes amis! Tu as encore un reste des momeries de ton couvent; mais tu n'auras pas fait deux campagnes, qu'il n'y paroîtra plus. (*Tirant une grosse montre.*) Enfans, voilà l'heure du devoir. Il faut savoir faire son métier aussi gaiement qu'on vuide une bouteille.

PREM. DRAG. C'est bien dit, camarade; chaque chose à son temps. Combien doit-on, la bourgeoise.

GERTR. Je vais vous dire cela.

LE MARÉCH., *à part.* Il faut que la leçon soit complète. (*haut.*) On ne doit rien, c'est moi qui régale.

SEC. DRAG. Au revoir, donc. Demain, nous aurons notre tour.

(*Les Dragons sortent, et ceux qui occupent le fond se lèvent et sortent aussi par la droite.*)

SCÈNE VII.

GERTRUDE, LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

GERTRUDE. Ah ça, mon mari, quand finira la vie que tu mène?

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS. Le plus tard que je pourrai.

GERTR. Crois-tu qu'il soit agréable pour ta femme....

LE MARÉCH. J'ai pris une femme pour égayer la fin de ma carrière, et non pour l'abréger, entends-tu?

GERTR. Je remplis mes devoirs de femme.

LE MARÉCH. Et moi mes devoirs de soldat.

GERTR. Et ceux de mari?

LE MARÉCH. Je ne sais pas faire de prodiges.

GERTRUDE.

GERTR. Tu sacrifie tout à tes camarades, tout, jusqu'à ta femme.

LE MARÉCH. Qu'appelles-tu, te sacrifier ? quand tu as tort, il faut que tu cède; c'est dans l'ordre.

GERTR. Tiens, tu ne sais que te battre.

LE MARÉCH. C'est beaucoup.

GERTR. Et à quoi cela te mène-t-il ?

LE MARÉCH. A être toujours content de moi.

GERTR. Tu n'en es pas plus avancé.

LE MARÉCH. Je ne me plains pas, que t'importe ?

GERTR. Quand on a fait son devoir comme toi.....

LE MARÉCH. On ne fait que ce qu'on doit; ne me rompe pas la tête.

GERTR. Mon mari ?

LE MARÉCH. Ma femme ?

GERTR. Je crois que je peux vous représenter.....

LE MARÉCH. Non.

GERTR. Qu'on a des tors avec vous.

LE MARÉCH. Tu as bien l'esprit de l'église, l'ambition te dévore. Je ne veux pas commander, moi.

GERTR. Ton capitaine est colonel, qu'a-t-il fait de plus que toi, qui étois à ses côtés ?

LE MARÉCH. Vous êtes-vous donné le mot pour me tenter? Es-tu un agent de Cobourg, toi ?

GERTR. La première place est encore aux Parisiens.

LE MARÉCH. Te tairas-tu ?

GERTR. Je veux parler.

LE MARÉCH. Et moi, je veux que tu te taises.

GERTR. Ce n'est pas un Josué, que ton colonel.

LE MARECH. Je te casse, je te pulvérise, je te mets au caramel.

GERTR. *les poings sur les côtés.* Oh, je dis! nous sommes deux.

LE MARÉCH. Tu te défends, je crois ?

GERTR. Je suis en état de siége.

LE MARÉCH C'est un diable!

GERTR. C'est un dieu!

LE MARÉCH. Et tu me crucifie.

GERTR. Allons, écoute-moi, mon cher petit mari.

LE MARÉCH. Parle donc, puisque la rage te tient.

GERTR. Nous ne sommes ici que d'hier, et cet homme que tu prônes tant, fait déjà sa cour à son hôtesse.

LE MARÉCH. C'est une misère.

GERTR. C'est une infamie.

LE MARÉCH. Son hôtesse est veuve; il lui doit des consolations.

GERTR. Je ne la crois pas inconsolable.

LE MARÉCH. Elle a raison : le chagrin n'est bon à rien.

GERTR. Ton colonel se conduit comme le roi David ; mais patience ! patience !

LE MARÉCH. Le roi David !

GERTR. Oui, qui aimoit mieux sa voisine que sa femme.

LE MARÉCH. Le roi David avoit tort, n'est-ce pas, Gertrude ?

GERTR. Aussi pour le châtier, le ciel fit mourir de la peste la moitié de ses sujets.

LE MARÉCH. Pour châtier le roi, le ciel tua la moitié de son peuple.

GERTR. Oui, mon mari.

LE MARÉCH. Le ciel étoit en ribotte ce jour-là.

GERTR., *lui mettant la main sur la bouche.* Oh ! Jésus, Maria, Joseph ! La religion nous défend.....

LE MARÉCH. Laissons cela : revenons à nos affaires.

GERTR. Revenons à la veuve.

LE MARÉCH. A nos affaires, te dis-je.

GERTR. Nous sommes logés, ma cuisine est en train, et tout est dit : mais cette femme....

LE MARÉCH. Cela ne te regarde pas, ni moi non plus.

GERTR. Elle est belle.

LE MARÉCH. Il n'y a pas de mal à cela.

GERTR. Non ; mais elle est tendre.

LE MARÉCH Ce n'est pas sa faute.

GERTR. Ce n'est pas sa faute ? Que dirais-tu, si notre hôte m'en contoit, et que je le laissasse dire ?

LE MARÉCH., *après l'avoir fixée.* Il ne t'en contera pas.

GERTR. Oh ! non certes ; il me respecte, lui.

LE MARECH. Et tu es très-respectable.

GERTR. Mais ton Colonel ne respecte rien.

LE MARECH. C'est un jeune homme, il s'amuse.

GERTR. Et sa pauvre petite femme ?

LE MARECH. Elle est à Furnes.

GERTR. Une femme si jolie, si aimante !

LE MARECH. Elle est à Furnes.

GERTR. Et les absens doivent avoir tort, n'est-il pas vrai ?

LE MARECH. Je ne dis pas cela.

GERTR. Mais tu le penses. Ils sont tous de même ; et l'amour éternel que vous nous jurez....

LE MARECH. C'est comme si un homme juroit, en se mettant à table, d'avoir toujours bon appétit.

GERTR. Quelle morale ! c'est Satan qui te souffle.

LE MARECH. Tu prends tout au tragique, et je me moque de toi.

GERTR. La belle citoyenne sera la dupe de l'aventure, je te le prédis.

LE MARECH. Cela se peut.

GERTR. Ça croit peut-être, comme une autre Judith, séduire nos officiers!

LE MARECH. Oh, une française!

GERTR. Elle ne trouvera pas d'Holopherne.

LE MARECH. Je l'espère.

GERTR. Je t'en réponds; j'écrirai tout au Général.

LE MARECH. Il y a une heure que tu jases, sans me rien dire de positif: que lui écriras-tu?

GERTR. Je n'en sais rien; j'écrirai toujours.

LE MARECH. Je te le défends.

GERTR. Je pars pour l'armée, si tu me contraries.

LE MARECH. Ah ça, Gertrude, ne recommençons pas.

GERTR. C'est toujours toi qui cherches noise. Je veux prendre les intérêts de ma petite Sainte-Claire, moi, maintenir la paix dans les ménages.

LE MARECH. Et la chasser de ta maison: nous sommes dans un état de guerre permanent.

GERTR. C'est ta faute.

LE MARECH. C'est la tienne.

GERTR. Que je me repends de t'avoir écouté!

LE MARECH. Et moi, de t'avoir prise!

GERTR. Que ne me laissois-tu dans mon couvent?

LE MARECH. Eh! que n'y restois-tu?

GERTR. On est femme comme un autre.

LE MARECH. Comme une autre! comme il n'y en a pas. Tiens, pour mettre fin à tes criailleries, je serai quelque jour obligé de t'attacher à l'embouchure d'un canon.

GERTR. Oh! le scélérat! je voudrois bien voir cela, par exemple.

LE MARECH. Oui, c'est un petit plaisir que je te procurerai, si tu ne prends garde à toi. (*Il sort par la gauche.*)

SCÈNE VIII.

GERTRUDE *seule.*

A l'embouchure d'un canon! à l'embouchure d'un canon! Oh, la vilaine chose qu'un homme! et on aime ces animaux-là! et on fait tout pour eux! et on ne peut s'en

détacher. (*Elle se retourne du côté par où il est sorti.*) Tu me tuerois cent fois, vois-tu, que je ne céderois pas une; c'est dans mon caractère, il faut que je parle; et quand j'ai raison, je ne finis plus. Oui, j'écrirai tout au Général; il ne plaisantera pas, lui; c'est un républicain, il a des mœurs.

SCÈNE IX.

LA PETITE FILLE, GERTRUDE.

LA PETITE FILLE, *sortant de la maison qui est à droite.*

DITES donc, la femme?

GERTRUDE. Eh bien, qu'est-ce, la fille? La femme! la femme!

LA PET. FIL. Vous êtes attachée au régiment?

GERTR. Qu'appellez-vous, au régiment? Je suis l'épouse d'un maréchal-des-logis en chef.

LA PET. FIL. Ah! j'en suis bien aise.

GERTR. Je ne vois pourtant pas que cela vous avance de beaucoup.

LA PET. FIL. Au contraire: ma maraine, qui demeure là, et qui aime bien le Colonel, ma chargée de parler à quelqu'un du régiment; et comme vous me paroissez douce et honnête, je viens vous prier.....

GERTR. Fi! qu'il est affreux, à votre âge, de faire ce vilain métier-là; et c'est Gertrude qu'on choisit pour un semblable commerce! Gertrude, qui a vécu sous la règle de saint Benoit, et dont on connoît la vertu! Apprenez, petite damnée, que vous feriez plutôt parler une seconde fois l'âne de Balaam, que de m'arracher un mot sur vos amours illicites. (*Elle rentre sous le hangar.*)

SCÈNE X.

LA PETITE FILLE, *seule.*

EH bien! qu'ai-je donc dit qui puisse la mettre en colère? Elle n'a seulement pas voulu m'entendre. J'allois lui faire quelques questions sur la conduite, le caractère, les relations du Colonel: oui, voilà les trois mots de ma marraine, conduite, caractère, relations; et je fais un vilain

métier! et je suis une petite damnée! et j'ai des amours illicites! Oh! elle n'est ni douce, ni honnête, cette citoyenne-là. Il me semble pourtant que quand on aime un homme, il est bien naturel de vouloir le connoître.

SCÈNE XI.

LA PETITE FILLE, GERTRUDE.

GERTRUDE, *rentrant pour ranger ses tables.*

ENCORE ici, petite envoyée de Satan! Attends, attends, je vais prendre mon balai, et t'arranger de la bonne manière.

LA PETITE FILLE, *s'enfuyant et entrant dans la maison de la veuve.* Oh, la vilaine femme! la vilaine femme!

SCÈNE XII.

GERTRUDE, *seule.*

QUE je te voie roder autour de ma boutique, je t'apprendrai à qui tu te joues.

SCÈNE XIII.

LE COLONEL, GERTRUDE.

LE COLONEL, *accourant avec la plus grande joie, un paquet à la main.*

C'EST toi, Gertrude?

GERTRUDE. C'est moi-même.

LE COL. Me voilà de retour.....

GERTR. Je le vois bien.

LE COL. D'une course auprès des Représentans du Peuple..

GERTR. A la bonne heure!

LE COL. De qui j'ai obtenu une grace bien chère à mon cœur! Je ne suis pas de ces hommes qui ne s'occupent de leurs amis que quand ils en ont besoin : j'ai pensé à un vieux camarade, brave sans orgueil, modeste sans bassesse, servant sa Patrie par goût, et se croyant payé de ses

services par le seul plaisir d'être utile. Gertrude je n'ai eu qu'un seul mot à dire, et la facilité des bienfaiteurs donne un double prix aux bienfaits. Voilà un paquet pour ton mari : tu le grondes, tu le tourmentes; mais il t'aime, et il sera enchanté de recevoir ceci de ta main.

(*Il court à son logement.*)

SCÈNE XIV.

GERTRUDE, *seule.*

Bon dieu ! bon dieu ! que peut-il donc y avoir dans ce paquet ? (*Elle lit l'adresse.*) C'est bien pour lui : je grille de savoir ce que c'est : l'ouvrirai-je ? Et pourquoi non ? il est mon mari ; mais je suis sa femme : je n'ai point de secrets pour lui, il n'en doit point avoir pour moi. (*Elle ouvre et déploie un papier.*) Un brevet d'officier ! grand saint-Benoit ! (*elle regarde encore.*) De capitaine ! Je suis la femme d'un capitaine ! ah ! j'en perdrai l'esprit..... Et c'est le colonel qui a fait cela ! Supportons sa foiblesse. Quand Noé s'enivra, son fils le couvrit de son manteau : mon pauvre vieux !.. ce cher ami !...va, je te pardonne le vin bu et à boire, je te pardonne tes duretés ; car, dans ma conscience, je dois convenir que je ne suis pas bonne. Courons, courons lui annoncer cette bonne nouvelle. Ah ! sainte République, je ne reconnois plus que toi pour patrone ! (*Elle sort par la gauche.*)

SCÈNE XV.

LE COLONEL, LA VEUVE ET LA PETITE FILLE, *qui va s'asseoir sur un banc qui est auprès de la maison.*

LE COLONEL. Vous, m'échapper, citoyenne !

LA VEUVE, *avec une sorte de fierté.* Vous échapper, Colonel ! je me promène.

LE COL. Je vous suis.

LA VEUVE. Vous ne le méritez pas. Je suis très-mécontente de vous ; vous abusez de vos avantages.

LE COL. Je n'abuse de rien, et je profite de tout.

LA VEUVE. Soyez donc raisonable.

LE COL. En vérité je ne le peux pas.

LA VEUVE. Songez qu'une femme comme moi....

LE COL. Peut s'accomoder à merveille d'un sans-culotte.

LA VEUVE. Vous finirez, j'espère : d'ailleurs je vous ai jugé, je suis sur mes gardes.

LE COL. Prévoyance inutile. J'achète quelquefois la victoire ; elle m'échappe rarement.

LA V. En guerre ?

LE COL. Comme en amour.

LA V. Quel intérêt peut inspirer une veuve ?...

LE COL. Une veuve telle que vous est au-dessus de ce qu'il y a de plus aimable.

LA V. Ah ! voilà de la galanterie française !

LE COL. Pas du tout. Cette fade galanterie a fait place à la franchise, et les femmes même ne s'en plaignent pas ; elles reçoivent moins d'éloges, mais ils sont plus sincères.

LA V. Allons, Colonel, promettez-moi d'être sage.

LE COL. Je ne promets jamais que ce que je veux tenir.

LA V. Je ne conçois rien à votre conduite.

LE COL. Elle est cependant bien claire.

LA V. Mais je voudrois n'y voir que ce qui peut vous faire estimer.

LE COL. Moins d'estime et plus de tendresse.

LA V. Où vous mèneroit-elle ?

LE COL. Cela ne se demande pas.

LA V. Vous êtes en effet très-intelligible.

LE COL. Je ne parle que pour être entendu.

LA V. Je vous entends, et je vais vous répondre.

LE COL. Comme je le desire ?

LA V. Comme je le dois.

LE COL. En ce cas, je n'écoute rien.

LA V. Colonel, vos procédés sont peu honnêtes. J'ai du moins le droit de me faire écouter.

LE COL. Dans votre appartement, tant qu'il vous plaira.

LA V. Nous n'en sommes pas encore aux têtes-à-têtes.

LE COL. En guerre, on dédaigne les préliminaires, et on va de suite au fait.

LA V. J'espère, Colonel, que nous ne sommes pas en guerre.

LE COL. Je suis au moins très-disposé à vivre en paix.

LA V. Et vous proposez des conditions..... (*à part.*) Il ne s'explique pas.

LE COL. (*à part.*) Elle est prise.

LA V. Raisonnons, mon cher Colonel. J'avais un époux parfaitement honnête.....

LE COL. Et parfaitement ennuyeux !

LA V. Pas du tout, Monsieur. S'il n'avoit pas les agrémens de la jeunese, il avoit d'excellentes qualités, et il m'aimoit...

LE COL. Comme vous serez aimée de tous ceux qui vous verront.

LA V. Il n'est plus, et voilà de ces pertes.....

LE COL. Dont l'amour seul dédommage.

LA V. Dont il peut au moins consoler, quand il est délicat et vrai.

LE COL. A cet égard, vous n'aurez rien à desirer.

LA V. Ah, Colonel! on prend si souvent un simple goût pour de l'amour.....

LE COL. Ce n'est pas ce que vous devez craindre, et je crois que je vous parle en homme véritablement pénétré.

LA V. Si je pouvois aimer encore, je voudrois au moins que mon amant commençât par m'offrir le sacrifice....

LE COL. Je vous avoue qu'en sacrifice, je puis très-peu de chose.

LA V. Nous ne nous entendons pas, car bien certainement vous pouvez tout.

LE COL. Et quel est ce sacrifice, voyons?

LA V. Avec autant d'esprit, pouvez-vous le demander!

SCÈNE XVI.

LE COLONEL, PREMIER DRAGON, LA VEUVE.

PREMIER DRAGON. MON Colonel, deux dragons sont sortis du village pour se battre; il sont déjà très-loin dans la campagne.

LE COL. Des Français se battre entre eux! quelle indignité! Mon camarade, selle-moi un cheval: je vole sur leurs pas.

(*Il sort avec le dragon par la gauche.*)

SCÈNE XVII.

LA VEUVE, LA PETITE FILLE, *travaillant sur le banc.*

LA VEUVE. QUELLE réunion de qualités opposées! des grâces, de la figure, de l'héroïsme, des vertus même, et une légéreté qui suppose presque un oubli de principes... Et j'écoutes ses folies, moi qui prétends à la raison! et je l'aime, moi qui le connois à peine! En vérité, je crains de descendre dans mon cœur.... C'est qu'un petit

petit être si intéressant, qu'on se figure exposé à une batterie, au milieu d'une forêt de bayonnettes, et bravant tout cela avec la gaité qui le caractérise; c'est que ce petit être a tant de charmes, qu'une femme ne peut expliquer, mais qui l'entraînent si fortement..... Ah! qu'un soldat aimable est dangereux!

LA P. F. *appercevant Gertrude.* Ma marraine, ma marraine, sauvons-nous.

LA V. Et pourquoi?

LA P. F. Voilà cette méchante femme, dont je vous ai parlé, elle m'a voulu battre, elle vous battroit peut-être aussi.

LA V. Je ne crois pas cela, par exemple.

LA P. F. Je me meurs de peurs, ma marraine; rentrons, je vous en prie.

LA V. *rentrant avec la petite.* Que tu es encore enfant!

SCÈNE XVIII.

GERTRUDE, LE MARECHAL-DES-LOGIS.

GERTR., *dans l'ivresse de la joie.* Our, mon cher petit mari, ils t'ont fait capitaine.

LE MARECHAL-DES-LOGIS. Je n'en suis point fâché.

GERTR. Ils t'ont fait capitaine! Mais conçois-tu cela?

LE MARÉCH. A merveille. A qui donnera-t-on une compagnie? à une chanoine?

GERTR. C'est qu'il y a de quoi devenir folle, mais folle à lier!

LE MARECH. Allons, tu n'est qu'une femme.

GERTR. Toujours des propos! et toi, qu'es-tu?

LE MARÉCH. Un homme persuadé qu'il est plus aisé d'obéir que de commander.

GERTR. Tout cela est bel et bon; il n'est pas moins vrai que le mérite perce tôt ou tard.

LE MARÉCH., *la saluant.* Ah! ma femme.

GERTR. Et les méchans ont toujours un pied de nez.

LE MARÉCH. Quelquefois, Gertrude, quelquefois.

GERTR. C'est ainsi que le prophète Jonas, que des envieux avoient jetté à la mer, fut sauvé par une baleine qui le garda trois jours dans son ventre.

LE MARCH. Ce Jonas étoit un morceau de dure digestion.

GERTR. Oh, c'est un grand miracle!

LE MARÉCH. Si la baleine eût passé trois jours dans le ventre de Jonas, le coup seroit bien plus fort.

GERTR. Tu ris de tout.

LE MARÉCH. Et même de ta joie.

GERTR. Ma joie.... ma joie est ineffable, et elle est bien naturelle. Me voilà la femme d'un homme en place; je ne serai plus vivandière, et je prendrai bientôt....

LE MARÉCH. Qu'est-ce que tu dis donc, ma femme, tu ne seras plus vivandière?

GERTR. Non, dieu merci.

LE MARÉCH. Pourquoi cela, ma femme?

GERTR. Tiens, pourquoi? crois-tu que je servirai pendant que tu commanderas: vas, vas, je ferai ma fière tout comme une autre, et je sens déjà que ce vilain métier-là ne me convient plus.

LE MARÉCH. Écoute donc, Gertrude, je crois que tu as raison: je suis en effet un grand personnage, et ma femme ne doit plus être vivandière. Je vais plus loin, car j'aime à profiter de tes idées; une sœur converse étoit le fait d'un soldat sans ressource, et même sans espoir; mais aujourd'hui, toutes réflexions faites, tu n'es plus digne d'être ma femme.

GERTR. Oui, mais.... je la suis.

LE MARÉCH. Oui, mais.... le divorce?

GERTR. Ah! tous les saints du paradis ensemble, q'uas-tu dis-là!

LE MARÉCH. Je dis que je divorce?

GERTR. Comment, coquin, tu divorces!

LE MARÉCH., *traversant le théâtre d'un air tragi-comique.* Ne vous oubliez pas, ma mie; respectez un homme comme moi. Oui, je divorce, je ne vous connois plus.

GERTR., *le suivant d'un air suppliant.* Quoi! tu pourrois abandonner ta Gertrude, ton fouille au pot, pauvre, mais honnête, qui tas suivi dans les garnisons, dans les camps, et dans les combats?

LE MARÉCH., *s'arrêtant.* Quoi! tu pourrois abandonner un métier nécessaire, par conséquent estimable; et qui nous a nourris l'un et l'autre! Que répondras-tu à un blessé, à un soldat excédé de fatigue, qui te demendera un verre de vin? Que tu es la femme d'un capitaine! Ta réponse impertinente soulageras-t-elle leur misère? Donne, si tu ne veux pas vendre; mais sois utile à tes frères.

GERTR., *après avoir embrassé son mari avec transport,* Ah, qu'elle leçon! qu'elle leçon! Je n'en ai pas trouvé de pareille dans la vie des saints. (*Présantant la main à son mari.*) Je garde mon métier.

LE MARÉCH., *lui frappant dans la main,* Je garde ma femme. Ah, voilà le Général.

GERTR. Et ma petite Sainte-Claire.

SCÈNE XIX.

LE GÉNÉRAL, SAINTE-CLAIRE, LE MARÉCHAL-DES-LOGIS, UN AIDE-DE-CAMP, OFFICIERS ET DRAGONS *derrière.*

LE GENERAL. Oui, mes amis, le Général en chef m'envoie constater la perte qu'à éprouvée le régiment. On veut le completter sans délai.

LE MARECHAL-DES-LOGIS. Bravo!

LE GEN. Et les renvoyer au feu, sans perdre un instant.

L'ETAT-MAJOR ET TOUS LES DRAGONS. Vive la République.

LE GEN. Je me suis détourné d'une lieue, pour procurer à ma nièce, le plaisir de voir ses camarades.

SAINTE-CLAIRE. Et mon mari?

LE GEN. N'es-tu pas bien fatiguée?

STE.-CL. Je n'y penserai plus quand je l'aurai embrassé.

LE GEN. Il va déraisonner pendant une heure, car il t'aime, il t'aime....

SAINTE.CL. Comme il est aimé, mon oncle.

DE GEN., *aux officiers.* Elle ignoroit qu'il fût le Colonel.

STE.-CL. Et ce qui me flatte le plus, c'est qu'il l'a mérité.

LE GEN., *aux officiers.* Montrez-nous son logement, (*à Sainte-Claire.*) car c'est-là que le cœur t'appelle.

LE MARECH. Mon Général, le Colonel n'est pas chez lui; je l'ai rencontré....

SAINTE-CL. Eh, bonjour, mon vieux camarade. Te voilà, ma pauvre Gertrude! (*Elle l'embrasse et retourne à sa place.*)

GERT. Elle ne fait pas sa princesse, celle-là.

LE MARECH. Elle ne rougit pas d'être vivandière.

GERTR. *très-vivement.* Ah ça, mon mari, c'est une affaire terminée, et vous avez très-mauvaise grace à revenir là-dessus.

LE GEN. Toujours vive, Gertrude!

SAINTE-CL. Et cependant, bonne femme, n'est-il pas vrai? l'un ne va guère sans l'autre.

GERTR. *à son mari* Qu'as-tu à dire à cela?

LE MARECH. Que la citoyenne est polie.

SAINTE-CL. Et mon mari, mon oncle?

LE GEN. Mais, tu es bien pressée.

STE.-CL. Ecoutez donc, après six mois d'absennce....

LE GEN. Oh, c'est très-pardonnable; mais si on ne sais où le prendre?

LE GEN. Partons, partons; je verrai ensuite l'adjudant, qui me remettra ses états de situation. (*Il sort avec sa troupe.*)

SCÈNE XX.

SAINTE-CLAIRE, GERTRUDE.

GERTR. Je vais chez notre hôte vous chercher une chaise.

STE.-CL. Pourquoi faire? Je suis aussi sans-culotte, moi; je serai fort bien sur une escabelle.

GERTR. *sortant.* Non pas, s'il vous plaît. Vous êtes fatiguée; je veux avoir soin de vous.

SCÈNE XXI.

SAINTE-CLAIRE, *seule.*

Ou cet étourdi sera-t-il allé courir? Il a passé six mois dans les camps, dont je n'ai pu approcher: le moment se présente, j'en profite; et le monsieur est absent! Quand il reviendra je lui ferai une mine..... et je me jetterai à son cou.

SCÈNE XXII.

LA PETITE FILLE, SAINTE-CLAIRE.

LA P. F. *sortant de la maison.* Celle-ci a dans la physionomie quelque chose qui me rassure. (*de loin.*) Citoyenne, vous êtes la fille d'un officier?

STE.-CL. A-peu-près.

LA P. F. Vous êtes trop jolie pour être méchante. Vous ne me donnerez pas de coups de balai, vous?

STE.-CL. Oh! non, certainement. Que voulez-vous, ma petite?

LA P. F. *s'approchant.* Ma marraine m'avoit donné une commission que j'ai faite de mon mieux. Celle à qui je me suis adressée m'a voulu battre, et ma marraine m'a dit que je n'avais pas d'intelligence, et qu'elle n'entendoit plus que je me mêlasse de rien. Cependant cette affaire lui tient au cœur, et je voudrois bien lui rendre service.

STE-CL. Et que puis-je dans tout cela?

LA P. F. Je m'en vais vous le dire. Ma marraine aime le colonel, et le colonel aime ma marraine. Je croyois d'abord que ce n'étoit que de l'amitié; mais ils ont parlé d'amour, et c'est bien plus sérieux. Le colonel lui disoit de si jolies choses, mais de si jolies choses! que si vous l'aviez entendu vous auriez

été enchantée. Ma marraine l'écoutoit avec un plaisir qui me faisoit presque envie, et je voudrois savoir..... Mais vous êtes distraite.

STE.-CL. Gertrude! Gertrude!

GERTR. *apportant une chaise.* Me voilà.

LA P. F. *se sauvant et entrant dans la maison de la veuve.* Oh! la femme au balai! Il est décidé que je ne saurai rien.

SCÈNE XXIII.

SAINTE-CLAIRE, GERTRUDE.

STE. CL. GERTRUDE, je viens d'être frappée d'un coup bien violent!

GERTR. Qu'avez-vous donc?

STE. CL. J'étois loin de le prévoir.

GERTR. Qu'est-ce?

STE. CL. Il m'étonne, je l'avoue.

GERTR. Expliquez-vous, de grace.

STE. CL. Mais il ne m'accable pas.

GERTR., *à part.* Sauroit-elle quelque chose?

STE.-CL. Le Colonel me trompe.

GERTR. Qui vous l'a dit?

STE.-CL. Une petite fille du village.

GERTR., *à part.* C'est la petite bohémienne de tantôt.

STE.-CL. Gertrude, tu es instruite?

GERTR., *embarrassée.* A la vérité, on dit que..... que....

STE.-CL. Tu es honnête, et tu dois être vraie. Tu es instruite?

GERTR. Eh, sans doute, je le suis.

STE.-CL. Tu me diras donc la vérité?

GERTR. C'est que cette vérité là est une vérité:...

STE.-CL. Difficile à dire?

GERTR. Oh! bien difficile!

STE.-CL. Mais facile à confirmer. Voyons les détails, et dépêche-toi; je ne suis pas à mon aise.

GERTR. Votre mari est l'espoir d'Israël; mais.....

STE.-CL. Vas donc, vas donc.

GERTR. Mais il est si beau!

STE.-CL. Je le connois: après?

GERTR. Il a le cœur si tendre!

STE.-CL. Au fait: qui est cette femme?

GERTR. Son hôtesse.

STE.-CL. Jolie.

GERTR. Belle.

STE.-CL. Aimable?

GERTR. Je l'ignore.

STE.-CL. Tendre ?

GERTR. Je le crains.

STE.-CL. Elle demeure ?

GERTR., *montrant la maison.* Là.

STE.-CL. Je vais la voir.

GERTR. Vous m'effrayez.

STE.-CL. Ne crains rien. J'ai donné un moment à la nature ; je reviens à mon caractère.

GERTR. Ma chère petite Sainte-Claire, ne vous emportez pas.

STE.-CL. M'emporter contre une femme qui trouve mon Colonel aimable ! il me plaît bien, à moi.

GERTR. Mais vous êtes sa femme.

STE.-CL. Et voilà l'étonnant.

GERTR. A la vérité, Abraham vécut avec Agar, et Sara le souffrit.

STE.-CL. Oui ; mais Sara avoit soixante ans, et je n'en ai que vingt.

GERTR. N'importe, elle étoit femme.

STE.-CL. Et je le suis aussi un peu.

GERTR. C'est-à-dire que votre colère tombera sur le Colonel.

STE.-CL. Femme qui crie a toujours tort.

GERTR. J'espère que vous ne pensez pas au divorce ?

STE.-CL. Fi donc ! Les loix ont dû le permettre ; les mœurs doivent le défendre.

GERTR. Que voulez-vous donc ? car je m'y perds.

STE.-CL. Être la plus aimable et la plus tendre ; voilà tout mon secret. Voyons ta dangereuse voisine.

GERTR. Moi, je vais commencer une neuvaine pour que le ciel le rende à la raison.

STE.-CL. *riant.* Son hôtesse en a-t-elle fait une pour la lui faire perdre.

GERTR. *rentrant sous le hangar.* Le diable est de son côté.

STE.-CL. *allant vers la maison de la veuve.* Mais l'amour est du mien.

SCÈNE XXIV.

LA VEUVE, *sortant de chez elle*, SAINTE-CLAIRE.

LA V. *s'arrêtant.* Voilà une jolie fille !

STE.-CL., *avec une sorte d'embarras.* Voilà sans doute la belle hôtesse : elle est fort bien, cette femme là !

LA V. Elle m'examine bien attentivement : abordons-là. Citoyenne, vous me paroissez inquiète ?

SAINTE-CLAIRE.

STE.-CL. Pas du tout.

LA V. Vous cherchez au moins quelque chose?

STE.-CL. Un Colonel.

LA V. Le Colonel?

STE-CL. Cela vous étonne!

LA V. Pourquoi? Vous le connoissez sans doute?

STE.-CL. Très-particulièrement.

LA V. Très-particulièrement? ainsi vous le quittez peu?

STE-CL. Au contraire; il y a six mois que je ne l'ai vu,

LA V. Eh! que lui voulez-vous?

STE.-CL. C'est mon secret.

LA V. Ne puis-je le savoir?

STE.-CL. Quand vous m'aurez dit le vôtre.

LA V. Je vous assure que je n'en ai pas.

STE.-CL. C'est-à-dire que le public est dans la confidence?

LA V. *piquée*. Le public ne sait rien.

STE.-CL. Mais vous vous souciez peu qu'il sache tout, ce qui revient au même.

LA V. Il y a de l'humeur, Mademoiselle, dans ce que vous me dites-là.

STE.-CL. De l'humeur! et pourquoi?

LA V. Que sais-je? Le Colonel est charmant, et vous êtes aimable.

STE.-CL. Qu'en concluez-vous?

LA V. Qu'il a pu vous aimer en passant.

STE.-CL. En passant!

LA V. Et faire sur votre cœur une impression malheureusement trop durable.

STE.-CL. J'admire votre discernement.

LA V. N'est-il pas vrai, que je devine juste. Légère comme les Grâces, ingénue comme elles, vous avez cru à des sermens qui devoient être sincères; et piquée d'un mépris que vous ne méritez pas, vous venez, sous un habit qui ajoute à vos charmes, réclamer vos droits et votre captif.

STE.-CL. Vous m'étonnez, Citoyenne.

LA V. Comment donc?

STE.-CL. Vous me contez l'histoire de beaucoup de jeunes personnes.

LA V. Et un peu la vôtre, convenez-en.

STE.-CL. J'avoue qu'il y a quelque rapport.....

LA V. Les hommes sont si prompts à promettre.....

STE.-CL. Et les femmes si disposées à les croire, et à se préparer des regrets!

LA V. C'est ce que je n'osois dire.

STE.-CL. C'est ce que je pense.

LA V. *voulant la pénétrer.* C'est du moins une sorte d'excuse qu'une promesse de mariage.

STE.-CL. C'est du moins un prétexte, dont certaines femmes ne peuvent pas même se prévaloir.

LA V. J'espère, Citoyenne, que vous ne prétendez pas faire d'applications ?

STE.-CL. Vous savez, Citoyenne, que vous n'avez pas de secrets.

LA V. Vous avez de l'esprit.

STE.-CL. Je suis étonnée que vous vous en apperceviez.

LA V. Pourquoi donc, Mademoiselle ?

STE.-CL. C'est qu'on est rarement disposée à rendre justice à ses rivales.

LA V. *avec indifférence.* Ah ! une rivale telle que vous....

STE.-CL. Peut déranger bien des projets.

LA V. On peut aussi n'avoir rien à craindre des vôtres.

STE.-CL. Il faudroit alors être aimée bien sérieusement.

LA V. Mais je me plais à le croire.

STE.-CL. Et moi, j'en doute un peu.

LA V. Vous avez vos raisons pour douter.

STE.-CL. Comme vous avez les vôtres pour ne douter de rien.

LA V. Terminons un entretien qui doit nous gêner également.

STE.-CL. Je vous assure au contraire qu'il m'amuse beaucoup.

LA V. Finissons : que puis-je pour vous ?

STE.-CL. Rien : c'est moi qui veux vous donner une leçon.

LA V. Ah ! ah ! et qu'elle est cette leçon ?

STE. CL. D'abord vous éclairer sur l'inconséquence de votre conduite.

LA V. Vous ne pensez pas à la vôtre.

STE.-CL. Il est vrai qu'elle est originale.

LA V. Et la mienne quelque chose de plus ?

STE. CL. C'est ce que je n'osois dire.

LA V. Vous avez une manière de persiffler qui me démonteroit.....

STE.-CL. Si vous aviez moins d'usage.

LA V. Savez-vous, petite, que vous êtes piquante ?

STE.-CL. J'avoue que c'est un peu mon intention.

LA V. Je ne suis pas disposée à le souffrir.

STE.-CL. Il faudra vous y résoudre.

LA V. Définitivement, Mademoiselle, où voulez-vous en venir ? Je ne crois pas que vous ayez envie de faire un éclat.

STE.-CL. C'est tout au plus ce que je me permettrois, si je pouvois vous craindre.

LA V. En honneur, ceci est inconcevable.

STE.-CL. Je suis naturellement curieuse; j'ai voulu vous voir, je vous ai vue, et je reviens à la leçon dont je vous parlois tout-à l'heure. Vous êtes bien, très-bien; votre tournure, votre physionomie, préviennent en votre faveur. Vous avez peu de sensibilité, peut-être; mais un esprit fin, un usage du monde qui supplée au vuide du cœur. Cet ensemble a plu au Colonel, et tout cela ne pourra l'attacher. Je ne connois qu'une femme qui sache apprécier ce jeune homme, démêler ces qualités à travers son étourderie; l'aimer pour lui-même, le fixer par tout ce qui engage un honnête homme, rire d'un moment d'inconstance qui le ramènera plus tendre et plus fidèle; et cette femme, c'est moi.

LA V. Vous êtes modeste.

STE.-CL. Vous conviendrez du moins, quand vous me connoîtrez mieux, que je me suis conduite envers vous avec une modération que toutes les femmes approuveront sans-doute, et que bien peu auroient la force d'imiter. Je vous laisse, citoyenne; jouissez de votre triomphe, et hâtez-vous; un éclair l'a produit, ils passeront ensemble. (*Elle entre chez Gertrude.*)

SCÈNE XXV.

LA VEUVE, *seule.*

CETTE jeune personne a dans son langage et son maintien, quelque chose qui dément des apparences..... qui ne sont pas en sa faveur. Elle est vraiement aimable, et peut-être très à craindre auprès d'un homme aussi léger, que mon extrême facilité semble autoriser à tout penser, et qui se permet déjà de tout dire, excepté le mot par où il me semble qu'il eût dû commencer.

SCÈNE XXVI.

LE COLONEL, LA VEUVE.

LA VEUVE, *appercevant le Colonel qui entre par la gauche.*

EH, venez donc, Colonel. Jamais votre présence ne me fut si nécessaire.

LE COLONEL. Vous vous êtes apperçu de mon absence ? Jamais vous ne fûtes si aimable.

LA V. Vous êtes sorti pour arranger une affaire, et je viens d'en avoir une.....

LE COL. Dont les suites ne sont pas alarmantes ?

LA V. Dont les suites m'inquiéteroient moins, si je vous connoissois mieux.

LE COL. Vous me feriez injure, si vous doutiez de moi.

LA V. Il m'est permis de douter un peu. Vous avez tenu le même langage à celle qui vient de me quitter.

LE COL. Qui donc ?

LA V. Une jeune fille, jolie comme l'amour, gaie comme la folie, et méchante au-delà de toute expression.

LE COL. Une jeune fille ! Je ne connois personne dans ces environs qui puisse.....

LA V. Elle vous a connu, et très-particulièrement : je lui crois même des droits qui ne laisseront pas de vous embarrasser.

LE COL. Rien ne m'embarrasse, moi.

LA V. Pas même les femmes que vous avez trompées ?

LE COL. Il en est tant qui ne demande qu'à l'être !

LA V. Les femmes seroient bien à plaindre, si tous les hommes les jugoient comme vous.

LE COL. Celles qui vous ressemblent sortent de la règle générale.

LA V. Je m'attendois à l'exception.

LE COL. Et vous deviez vous y attendre.

LA V. Vous le dites.

LE COL. Je le jure !

LA V. Je redoute l'avenir.

LE COL. Il vous rassurera.

LA V. Qu'on croit aisément ce qu'on desire !

LE COL. Douteriez-vous, si vous étiez plus tendre ?

LA V. Ah ! ne vous plaignez pas de mon cœur.

LE COL. Je vous ressemble à certains égards. Je doute aussi, et je veux des preuves, mais des preuves claires et positives.

LA V. Vous avez trop vu ma foiblesse ; n'en exigez pas l'aveu.

LE COLONEL, *lui prenant la main.* Il n'est pas possible de se rendre de meilleure grace.

LA V. Je suis bien loin de me rendre encore. Rappelez-vous où nous en étions quand on nous a interrompus.

LE COL. *lui baisant la main.* Je m'en souviens à merveille : nous en étions au chapitre des sacrifices.

LA V. Et c'est un chapitre auquel je tiens beaucoup.

LE COL. Le bonheur est sans prix. Ordonnez, femme charmante.

LA V. Epargnez-moi la honte de m'expliquer.

LE COL. Il faut donc que je devine ?

LA V. Vous le pouvez sans efforts.

LE COL. Mais vous pourriez m'aider un peu.

LA V. Colonel, j'ai des mœurs, c'est vous en dire assez.

LE COL. Et vous ne pouvez aimer qu'en sûreté de conscience ?

LA V. Oui, je veux accorder la décence et mon cœur.

LE COL. *à part.* Elle est sage..... eh ! tant mieux.

LA V. *à part.* Je tremble.

LE COL. Il faut répondre, et cela n'est pas aisé.

LA V. *à part.* Il balance ; il ne m'aime pas.

LE COL. Vous méritez mes vœux et ma main ; mais.....

LA V. Achevez.

LE COL. Je n'ose.

LA V. Je vous en prie.

LE COL. Ma main n'est plus à moi.

LA V. *après un temps* Elle n'est plus à vous ! et vous me laissiez croire..... Vous êtes sans pitié. Ah ! Colonel, quel cœur vous déchirez ! (*Elle rentre chez elle.*)

SCÈNE XXVII.

LE COLONEL, *seul.*

O ma tête ! ma tête ! ne mûriras-tu jamais ?..., Une femme honnête et tendre est exposée à tant de combats ! Il est si doux pour un homme qui pense, de ménager sa foiblesse !..., Voilà d'admirables réflexions, mais qui viennent un peu tard. Étourdi que je suis ! j'agis d'abord, je réfléchis ensuite : il n'est pas de moyen plus sûr de faire des sottises ; aussi ne fais-je que cela.

SCÈNE XXVIII.

LE COLONEL, SAINTE-CLAIRE, *qui l'écoutoit.*

STE.-CL. Je n'y tiens plus ; il faut que je l'embrasse.

LE COL. *surpris.* Ma femme ! Seroit-ce la jeune personne...

STE.-CL. Colonel, tu ne m'attendois pas ?

LE COL. *embarrassé.* Je l'avoue.

STE.-CL. Je me suis fais un plaisir de te surprendre.

LE COL. *avec contrainte.* Et je le partage de tout mon cœur.

STE.-CL. Il me semble que le plaisir que tu partages, n'est pas d'une grande vivacité.

LE COL. Au contraire; mais tu sais que le temps, les occupations nous changent insensiblement.

STE.-CL. *avec une ironie fine.* Il est certain que six mois peuvent opérer un grand changement sur un grand caractère. Un grand homme, nommé à une grande place, doit voir les choses en grand; et les affections particulières disparoissent devant les grands intérêts qui lui sont confiés.

LE COL. *à part.* Elle se moque de moi: sauroit-elle quelque chose?

STE.-CL. Pour moi, qui n'ai qu'une très-petite philosophie; je regrette ce temps où mon petit Capitaine, n'ayant que de petites affaires, escaladoit gaiement un couvent de filles, y déraisonnoit avec de petites grâces qui ne sont qu'à lui, et tournoit la tête à une petite religieuse.....

LE COL. Dont il fait une femme estimable.

STE.-CL. Il est flatteur d'inspirer de l'estime; mais il seroit dur à vingt ans, de n'inspirer que cela.

LE COL. *à part.* Elle va s'expliquer sans-doute; il faut la voir venir.

STE.-CL. Quelque chose t'occupe fortement: tu n'est pas à la conversation. Si j'ai mal pris mon temps, si je suis de trop aujourd'hui, je me retire.

LE COL. Il seroit plaisant que tu aies l'intention de m'en faire convenir.

STE-CL. Pourquoi n'en conviendrois-tu pas, si cela est?

LE COL. Mais c'est qu'il n'en est rien.

STE.-CL. Quand il en seroit quelque chose, voyons, il n'y auroit pas grand mal.

LE COL. C'est être trop indulgente.

STE.-CL. Il est des circonstances où on ne peut l'être assez.

LE COL. Elle sait tout, et je ne saurai que dire, car je me sens d'une bête!....

SAINTE-CL. Je suppose, par exemple; ceci n'est qu'une supposition, souviens-toi bien: je suppose qu'un homme sincérement attaché à sa femme, mais n'ayant pas sur lui l'empire que tu as sur toi, refroidi par l'absence, entraîné par des évènemens imprévus, se livre un moment à ses goûts passagers, où le cœur n'entre pour rien. Que peut dire sa femme? que doit-elle faire? que lui conseillerois-tu, si elle te consultoit.

LE COL. Oh! l'indulgence, tu as raison, l'indulgence!

SAINTE-CL. Et tu lui dirois : votre mari est un honnête homme, mais un honnête homme peut être foible. Il sera si honteux de se voir découvert, il sera si gauche devant vous, il aura tant d'envie de mentir, avec tant d'éloignement pour le mensonge; vous l'aimez si tendrement vous-même, que vous ne pourrez prolonger une situation si pénible, sans être cruelle envers tous deux.

LE COL. Oui, ma bonne amie, voilà précisément ce que je dirois.

SAINTE. CL. Et moi, j'irai plus loin que tes conseils : j'éviterois ces explications désagréables, qui aigrissent souvent les deux partis. Je commencerois par embrasser mon infidèle, et par lui pardonner.

LE COL. Suppose jusqu'au bout; embrasse moi, et pardonne. (*Ils s'embrassent.*)

SAINTE-CL. Je me permetrois ensuite quelques avis, mais si modérés, si délicats, que l'amour-propre de mon époux n'en seroit pas affecté.

LE COL. Ah! tu pourrois parler, tu en aurois bien acquis le droit.

SAINE-CL. Je lui dirois : Compare l'amour sincère et désintéressé de ta femme, de cette femme qui n'a pu prendre sur elle de bouder un moment, avec ces liaisons dangereuses qui conduisent insensiblement au mépris de ce qu'il y a de plus respectable; ne prends plus pour de l'amour un sentiment qui lui est étranger; ne confonds plus tes sens avec ton amour, et apprends à t'estimer assez pour sentir que la vertu seule a le droit de te plaire.

LE COL. *la serrant dans ses bras.* Juge quel effet produiroient sur cet homme que tu suppose honnête, des conseils donnés avec autant de ménagement par l'amie la plus aimable et la plus sensible! quel empressement il mettroit à réparer ses torts! Une jolie bouche a tant de grâces à prêcher la saine morale! ce qu'elle a d'austère prend un charme si flatteur, que l'époux s'applaudiroit presque d'une foiblesse qui lui donneroit tant de raison d'aimer et d'estimer son épouse.

SAINTE-CL. *lui passant un bras au col.* Mais il me donneroit sa parole de ne plus chercher de nouvelles raisons de m'aimer et de m'estimer d'avantage?

LE COL. Il la donneroit, et s'auroit la tenir. (*Elle embrasse le Colonel; il lui ouvre les bras, elle s'y précipite.*) Mais si cette femme que les apparences condamnent avoit été trompée elle-même; si, au lieu de séduire son

époux, elle s'étoit livrée avec sécurité à des sentimens honnêtes; si elle le croit libre enfin?

SAINTE-CL. Ah, mon ami! mon ami! que de reproches tu dois te faire!

LE COL. Je me les suis déjà faits; mais cela ne suffit pas.

SAINTE-CL. Tu as raison. Quand on a fait une faute, il faut avoir le bon esprit de la réparer. J'ai eu aussi des torts envers cette femme; je l'ai jugée avec une légéreté..... Je lui dois des excuses pour mon compte, et je vais négocier une paix générale. (*Elle entre chez la Veuve.*)

SCÈNE XXIX.

LE COLONEL, LE MARÉCHAL-DES-LOGIS, DEUXIÈME DRAGON, TROISIÈME DRAGON, *entre quatre autres le sabre à la main.*

LE MARECHAL-DES-LOGIS. COLONEL, voilà les deux Dragons que vous avez fait arrêter.

LE COLONEL. *distrait.* Capitaine, arrange cette affaire; je t'en laisse le soin.

LE MARECH. Je ferai pour le mieux. Votre oncle vous cherche par tout.

LE COL. Mon oncle est ici?

LE MARECH. Vous ne le saviez point?

LE COL. Où est-il?

LE MARECH. Vous le trouverez à deux pas.

(*Le Colonel sort par la droite.*)

SCÈNE XXX.

DEUXIÈME DRAGON, LE MARÉCHAL-DES-LOGIS, TROISIÈME DRAGON, *les quatre autres Dragons derrière.*

LE MARÉCH. APPROCHEZ, Messieurs.

DEUXIÈME DRAGON, *le reprenant.* Citoyens.

LE MARÉCH. Avant de vous rendre ce titre, je veux voir si vous le méritez. (*au deuxième.*) Tire ton sabre, tire ton sabre. (*au troisième.*) Tire le tien. (*Il prend les deux lames;*